

Alexi-Bienvenu BELIBI
Ecole Normale Supérieure
Université Yaoundé 1

Hommage académique au Pr François GUIYOBA¹

Monsieur le Ministre d'État, Ministre de l'enseignement supérieur,
Chancelier des ordres académiques,
Monsieur le Recteur de l'Université de Yaoundé 1,
Mesdames, Messieurs les chefs d'établissement,
Mesdames, Messieurs les enseignants des universités,
Chers étudiants,
Chers parents de François Guiyoba,
Mesdames, messieurs,

C'est pour moi un bien douloureux honneur de prendre la parole ce jour, pour rendre hommage à mon collègue et ami François Guiyoba.

Comment rendre compte de la production scientifique, de la contribution à la recherche, à l'université camerounaise, d'un immense savant de la carrure intellectuelle de François Guiyoba ? Comment situer sa dimension internationale ?

1. Bris du glacis disciplinaire

Un concept me semble représentatif de sa posture scientifique : il s'agit du *bris du glacis disciplinaire* dont la conséquence, dans le domaine de la recherche, est la généralisation, aujourd'hui, des approches interdisciplinaires, pluridisciplinaires et transdisciplinaires.

Tout au long de sa carrière, François Guiyoba a semblé animé de la rage de briser, de rompre le glacis disciplinaire. On le sait, des siècles, voire des millénaires durant, les disciplines scientifiques sont restées cloisonnées. Au cours du siècle dernier, la recherche scientifique, et principalement la rédaction et la soutenance de thèses de doctorat ont été guettés par le risque majeur d'éclectisme qui, telle l'épée de *Damoclès*, les menaçaient d'invalidation.

Pour ne prendre qu'un exemple, en mathématiques, une thèse d'algèbre était refusée si elle était accusée de flirter avec l'arithmétique ou la géométrie. Le critère majeur d'évaluation scientifique était alors la pureté de la discipline : on était appelé à devenir docteur, autrement dit savant, en algèbre, à l'exclusion de l'arithmétique et de la géométrie, entre autres.

¹ Texte présenté lors de la cérémonie d'hommages académiques organisée par l'université de Yaoundé 1 le 18 juin 2021 ?

Puis naquit au début du XX^e siècle Edgar Morin, le sociologue des sciences, le théoricien de la complexité selon qui la vérité scientifique est à tel point complexe qu'une discipline, à elle seule, ne saurait l'appréhender ; si bien qu'il vaut mieux, pour ce faire, en convoquer un faisceau. Dans une telle perspective, c'est seulement la convergence entre disciplines qui garantirait l'accès à la vérité scientifique.

Je fais pour ma part l'hypothèse forte, qu'il y a assurément du Morin chez François Guiyoba. La prise en compte de la complexité, l'attachement à l'interdisciplinarité, la pluridisciplinarité et la transdisciplinarité ont en effet trouvé comme des pierres d'attente chez François Guiyoba, chercheur à l'origine spécialiste de littérature générale et comparée et d'imagologie, tradition remontant jusqu'aux pères fondateurs de l'ENS dont Pierre Tchoungui.

2. L'effet de vie

Cependant, la rencontre avec l'esthétique de l'effet de vie de Marc-Mathieu Münch aura marqué le tournant de sa carrière. Un jour, je lui ai confié ma conviction que l'ensemble des linguistiques dites postsaussuriennes ou post-structurales, à savoir, la linguistique de l'énonciation, la polyphonie langagière, la philosophie du langage, la pragmatique linguistique, l'analyse du discours, la sociolinguistique, la psycholinguistique et la linguistique textuelle, avaient une dette envers Julia Kristeva ; qu'un lien de filiation les rattachaient toutes à Julia Kristeva, à l'exclusion probablement du dialogisme de Mikhaïl Bakhtine; que j'en concluais que la sémanalyse de Julia Kristeva, de ce point de vue, représentait une véritable rupture épistémologique en linguistique ; et que ses cinq concepts de pratiques signifiantes, productivité, signifiante, génotexte et intertexte avaient révolutionné la linguistique et fondé la linguistique du discours.

En guise de réponse, François répliqua qu'il y a comme une correspondance entre les sciences du langage dont la linguistique et les sciences littéraires ; que Marc-Mathieu Münch est en quelque sorte aux sciences littéraires ce que Kristeva a été aux sciences du langage ; qu'en conséquence, chacun, en ce qui le concerne, marque une rupture épistémologique dans son domaine, celle initiée par Münch ayant été portée par ses invariants ou encore universaux littéraires, à l'instar de l'effet de vie, le mot, le jeu avec les mots pour créer des formes et la cohérence de l'œuvre. Qu'en est-il exactement ? Quelle est la spécificité de la littérature, de l'art, ou esthétique de l'effet de vie?

Il s'agit, selon Marc-Mathieu Münch, d'une esthétique littéraire qui se décline comme la science humaine qui cherche à comprendre pourquoi et comment certains textes obtiennent auprès de certains lecteurs un effet de «beauté» ou d'« d'émotion spécifique ».

3. La dialectique de l'un et du multiple

Elle est synonyme de dialectique du singulier et du pluriel, c'est-à-dire de l'art et des beautés, comme le lieu commun des beaux passés, présents et à venir. Un lieu en même temps ouvert et fermé : ouvert à l'infini sur de nouvelles combinaisons; fermé par les frontières du concept de l'art.

Le beau poursuit Marc-Mathieu Münch est toujours, inévitablement, d'une composition double, bien que l'impression qu'il produit soit une ; car la difficulté de discerner les éléments variables du beau dans l'unité de l'impression n'infirme en rien la nécessité de la variété dans sa composition.

Le beau donc est fait d'un élément éternel, invariable, dont la quantité est excessivement difficile à déterminer, et d'un autre élément relatif, circonstanciel, qui sera, si l'on veut, tour à tour ou tout ensemble l'époque, la mode, la morale, la passion.

D'après Marc-Mathieu Münch, le pluriel de la beauté et le singulier de l'art définissent un domaine à la fois infini et limité. Pour en trouver l'ouverture et la fermeture, il n'y a pas d'autre solution que de faire confiance à la méthode des invariants qui postule le refus d'aller prendre à l'extérieur de l'art ce qu'on serait assuré d'avance de toujours trouver dans l'art lui-même.

Autrement dit, la question des invariants en littérature selon Marc-Mathieu Münch est une méthode consistant dans le rapprochement, la liaison, l'intégration de données prises en considération, à l'opposé de toute différenciation. Son produit est une abstraction, une construction intellectuelle à la fois transhistorique, transculturelle et transmorphologique.

Il n'y a d'invariants que ceux qui fonctionnent sous forme de règles ou d'habitudes à l'intérieur d'un espace historique donné. La chance, en littérature, est de trouver des invariants planétaires, nécessairement au contact des invariants culturels fondés en nature. Les bons invariants pour la littérature seront alors à la frontière du naturel et du culturel. On ne peut ainsi jouer honnêtement la méthode des invariants si l'on ne met pas toutes les diversités dans le corpus.

En somme, quatre invariants constituent l'esthétique de la littérature. Le premier qui englobe tous les autres, affirme qu'une œuvre d'art littéraire réussie est celle qui crée dans la psyché du lecteur - auditeur un effet de vie. La vérité fondamentale de la littérature étant l'effet de vie qui vient alors se superposer à la vraie vie qui est réduite à la lecture elle-même sinon totalement, du moins partiellement. C'est ainsi que l'on peut parler de «seconde» vie ou de «vie artificielle» ou d'«autre vie».

Le miracle de l'art littéraire est alors de passer d'un simple texte à toute une vie et d'assembler des mots sur une feuille ou dans une bouche de manière à obtenir cette étonnante valeur ajoutée qu'est la vie.

L'invariant de l'effet de vie a deux principaux attributs, la plurivalence et l'ouverture. La plurivalence concerne l'ensemble des moyens littéraires propres à disperser la chose dite dans la psyché de manière à ce qu'elle ne s'arrête pas à un effet de sens. Il n'est pas du tout évident qu'un stimulus fait de mots qui entrent par l'œil et/ou par l'oreille crée un effet semblable, voire supérieur, à celui de la vraie vie dans la psyché.

L'autre attribut de l'effet de vie concerne les techniques d'ouverture des œuvres à la diversité des lecteurs. Une œuvre ne peut réussir un effet de vie un peu profond que si elle a le pouvoir d'entraîner la collaboration particulière d'un esprit individuel. Elle doit donc comprendre des faits, des structures, des dispositions capables de s'adapter à des lectures différentes.

On se demande depuis toujours pourquoi une même œuvre plaît à des lecteurs très différents et pourquoi d'autres n'ont qu'un public restreint, toujours le même. C'est que les grandes œuvres, celles qui traversent les siècles et les frontières, ont un génie de l'ouverture que les autres n'ont pas. L'ouverture est un des éléments les plus importants de la valeur esthétique des textes.

L'invariant de l'effet de vie n'est pas seulement le premier, c'est aussi celui qui englobe les autres qui sont en quelque sorte ses moyens.

Le second invariant concerne le mot : l'écrivain n'a pas d'autre matériau que le mot. Sa Majesté le mot. On dira que c'est peu, mais si l'on compte toutes les manières de combiner tous les mots d'une langue, il en faudra des millénaires pour les épuiser. Le troisième est le jeu avec les mots pour créer des formes. Enfin, le quatrième invariant de l'art littéraire appelle la cohérence de l'œuvre, pour empêcher que la dispersion n'aille au chaos.

La revue somme toute indicative et très sélective de la production scientifique de François Guiyoba qui va suivre, nous l'avons dit, nous semble gouvernée, sous-tendue par les idéaux de transdisciplinarité et plus que tout d'esthétique de l'effet de vie.

4. L'évaluation de la pertinence de la théorie esthétique münchénne

La première initiative de François Guiyoba a consisté en l'évaluation de la pertinence la théorie esthétique münchénne en tant que théorie novatrice en cours d'application à divers corpus relevant de différents domaines artistiques : le mythe, la littérature, la musique, etc. Ensuite, il s'est proposé de l'appliquer à des œuvres relevant non plus d'un seul domaine artistique, mais, simultanément, de plusieurs domaines, c'est-à-dire l'interartialité.

Telle est l'hypothèse qu'il explore dans l'ouvrage *Entrelacs des arts et effet de vie* : à savoir que dans une perspective interartiale, l'effet de vie serait potentiellement plus puissant ou plus important que celui d'une œuvre relevant d'un seul domaine artistique. Ce qui impliquerait que l'application de la théorie münchénne à l'interartialité laisserait entrevoir ne serait-ce que les prémisses de l'évolution décisive de cette théorie vers la réalisation effective de ses ambitions généralisantes ou universalistes.

Dans la perspective de cette esthétique, une théorie générale serait celle qui prendrait en compte tous les domaines artistiques à la fois (littérature, la musique, l'architecture, la peinture, etc.). Or, précisément, en tant qu'études des possibles interactions des différents arts entre eux et avec les œuvres littéraires, les études interartistiques seraient le lieu idéal d'évaluation d'une telle théorie. Et cela d'autant plus que l'histoire des arts montre que ce genre d'œuvre se trouve de manière quasi généralisée dans les ères moderne et postmoderne, mais que le principe interartistique remonte à l'Antiquité ainsi que l'attestent la *satura*, l'*ekphrasis*, l'*ut picturapoesis*, etc.

Grâce à François Guiyoba, outre l'interartialité, l'extension de l'esthétique de l'effet de vie va franchir un nouveau pas en s'intéressant au rapport du sujet à lui-même. Tel est l'objectif de l'article « Le sujet à la croisée des chemins auto (bio) médiatiques » à travers lequel il se pose la question de l'automédialité : à savoir, comment l'expression de soi détermine-t-elle le choix du *medium* et comment la matérialité de ce dernier détermine la forme de la subjectivité ?

Dans quel cadre épistémique s'inscrit cet état de chose ? François Guiyoba pose deux hypothèses. D'une part le choix du *medium* selon la perspective automédiale adoptée peut être narcissique, prométhéenne, protéenne, janusienne, etc. de l'autre, la matérialité du *medium* détermine la forme de la subjectivité suivant la nature dudit *medium*, cette nature étant aujourd'hui d'une variété entretenue et développée par le culte de la technoscience. On assiste alors à une hypertrophie sans précédent de cette subjectivité.

Les outils d'analyse ressortissent ici à la théorie intermédiaire, mais aussi à la psychanalyse, la psychologie et à la philosophie, les unes et les autres s'aidant constamment de l'archéologie et de l'épistémologie foucaaldiennes selon quatre grandes articulations : la nature, les formes, les truchements et l'hypertrophie de la subjectivité ; l'analyse de la notion de modernité ; le rapport de la modernité à la subjectivité et les formes modernes de cette subjectivité.

Dès lors, avec « L'intermédialité comme paradigme basique de l'aperception didactique de l'interculturel », François Guiyoba s'inscrit dans le cadre des études intermédiatiques telles qu'envisagées par les Ecoles allemande et canadienne de l'esthétique de l'effet de vie. De ces études se dégage une constante, à savoir que l'intermédialité se présente comme paradigmatique de la modernité, voire de l'extrême modernité.

Dans « La médiateté à l'épreuve de la (post) modernité : entre atrophie / immédieté et hypertrophie / hypermédiateté », François Guiyoba relève une tendance majeure dans les études intermédiales, à savoir la mise en évidence d'une inflation quasi exponentielle de la médiateté dans le contexte (post) moderne. Se pose alors un problème dans cette vision convenue de la médiateté dans ces études. Il semble que les théoriciens en la matière n'insistent pas suffisamment sur l'immédieté, alors que l'épistémè (post) moderne, dans laquelle celle-ci s'actualise aujourd'hui, appelle une telle insistance. Aussi montrera-t-il que, à l'inverse de l'hypermédiateté ainsi présentée, l'hypo/im-médiateté est aussi caractéristique d'une (post) modernité qui, en oscillant entre ces deux pôles médiatiques, semble ne pas s'accommoder de la simple médiateté.

Avec « Passé, présent et avenir : l'imagologie en mutation », François Guiyoba franchit un nouveau cap dans l'extension de l'esthétique de l'effet de vie fondé sur l'hypothèse qu'ayant véritablement trouvé ses marques méthodologiques à partir du positivisme et de l'herméneutique, et s'exprimant aujourd'hui au travers de moult avatars qui témoignent de sa pertinence et de son dynamisme dans le champ comparatiste, l'imagologie semble évoluer vers un horizon sociologique d'envergure planétaire et, au-delà, vers un horizon cosmologique d'envergure universelle. En effet, si elle étudie une imagerie culturelle et un imaginaire fondés sur un clivage identité/altérité entretenu par l'écart exotique et à partir duquel sont déduites des aires et traditions idéologiques, ce clivage s'actualise de nos jours dans le cadre étriqué d'une mondialisation condamnant à terme l'exotisme traditionnel à l'obsolescence. D'où les avatars actuels des cadres imagologiques traditionnels que sont, entre autres, la postcolonie et la francophonie, ainsi que leurs corrélats disciplinaires que sont, par exemple, les « gender studies » et « cultural studies », tous préluant alors à une imagologie future qui traitera des déclinaisons d'un clivage qui aura sensiblement glissé du plan anthropologique aux plans mégasociologique et

transplanétaire d'un système imagologique devenu œcuménique et métaœcuménique.

Dans « Introduction générale » d'*Entrelacs des arts et effet de vie*, François Guiyoba présente les différentes contributions à cet ouvrage, ainsi qu'une synthèse de celles-ci et une ouverture de leur ensemble dans le sens de la confortation de la théorie münchénne de l'effet de vie littéraire-artistique.

Certes, une œuvre mono-/uni-artistique peut avoir un potentiel d'effet de vie plus grand qu'une œuvre pluri-artistique, mais cette dernière se prête à une meilleure expérimentation de cette théorie dans ses ambitions unitaristes et universalistes et en tant que nouvelle esthétique affranchie des autres disciplines, dont la philosophie.

Dans « L'effet de vie à la croisée des arts : vers une théorie esthétique unitaire ? », l'œuvre inter-artistique apparaît comme la base idéale de la réflexion sur le projet münchéen d'une théorie esthétique unitaire. De manière plus patente que dans l'œuvre uni-artistique, s'y manifestent la plurivalence et l'ouverture en tant que corollaires de l'effet de vie artistique, mais aussi divers arts et leur entrelacs ludique. Dès lors, ils convergent vers le principe wagnérien de l'art total, ce principe pouvant servir de tremplin à l'unitarisme de l'esthétique münchénne. Ce qui ne veut cependant pas dire que l'œuvre inter-artistique est plus puissante que son homologue uni-artistique en termes d'effet de vie généré par l'une ou l'autre.

En revanche, « Le tremplin heuristique de la communication jakobsonienne ou du principe d'invariance des fonctions de l'art littéraire » se veut une contribution à la nouvelle esthétique münchénne de l'« effet de vie ». Car, après ses investigations menées à partir des prémisses étiembliennes sur les invariants de la littérature, Marc-Mathieu Münch a admis qu'il n'a pas pu trouver les invariants des fonctions de cet art. Il s'agit donc ici pour François Guiyoba, non pas tant de prendre le contrepied de cet auteur, mais plutôt d'essayer de trouver ces invariants sans trahir l'esprit méthodologique münchéen, et ce, sur la base du schéma de la communication de Roman Jakobson.

L'univers scientifique de François Guiyoba déborde cependant de part en part l'esthétique de l'effet de vie ainsi que l'atteste « Albert Einstein au panthéon littéraire : une figure savante ambivalente » connue par la *doxa*, y compris par une partie de la communauté scientifique, comme le plus grand génie scientifique de tous les temps, Einstein se présente, en réalité, comme une figure ambivalente, oscillant entre Dieu et le diable, ainsi que le montre l'imaginaire littéraire et artistique, apparaissant alors régulièrement comme un des plus grands monstres de tous les temps, comme le montrent de nombreuses œuvres de science-fiction.

Dans « Missions chrétiennes, champs locaux et autonomie d'appropriation : quelques propositions de cadrage », François Guiyoba appelle à la prudence relativement à l'application des notions de Bourdieu champ et autonomie littéraires à la littérature africaine de l'ère coloniale. Cette application doit se faire avec prudence dans la mesure où Bourdieu, dans ses *Règles de l'art*, circonscrit son propos à la France littéraire des XIX^e et XX^e siècles. Ce qui implique que sa théorie ne doive pas être généralisée et considérée sans des ajustements épistémologiques et terminologiques dans ses convocations méthodologiques.

La critique de Bourdieu et d'autres prises de position théoriques affirment la vigueur et l'indépendance intellectuelle irréfutables de François Guiyoba.

Dans « Du rôle des missions et des églises dans la constitution du champ littéraire camerounais à l'ère coloniale », il interroge les jeux, les enjeux, les tenants et les aboutissants de la création littéraire du Cameroun de l'époque coloniale. Il montre alors que, à travers leurs « œuvres », les missions et les églises chrétiennes ont joué un rôle essentiel dans l'émergence de la modernité littéraire de ce pays.

Puis dans « Patrice Lumumba, ou l'exemplarité politique du héros populaire », il voudrait s'inscrire dans le cadre des études portant sur Lumumba. Ces dernières montrent à suffisance que Patrice Lumumba est considéré comme un héros à la fois populaire et politique. Cependant, elles n'ont pas, jusqu'à présent, expressément et systématiquement établi le lien entre ces deux dimensions du personnage.

Il pose donc que Patrice Lumumba est un héros dont l'exemplarité politique procède d'une popularité établie, nourrie et relayée par différents truchements artistiques, cette popularité ayant partie liée avec la représentativité réelle et imaginaire de ce personnage dont les postures iconoclastes par rapport au pouvoir colonial et néocolonial coïncident avec les aspirations du peuple congolais mais aussi, au-delà, des peuples africains et même non-africains, auxquels il doit sa dimension politique *post mortem*.

Pour étayer son hypothèse, il s'appuie sur *Une saison au Congo* d'Aimé Césaire, sur les toiles du peintre congolais Tshibumba Kanda Matula et sur le film *Lumumba*, réalisé par Raoul Peck. Ce faisant, il s'agit de la mythocritique inspirée de Gilbert Durand, c'est-à-dire archétypologique et mythologique, qui fait coïncider les postures empruntées à Lumumba avec l'imaginaire africain colonial et postcolonial, et qui fait que ce personnage sorte héroïsé, voire mythifié par cet imaginaire.

5. Université et lieux de convivialité

François, la dialectique de l'un et du multiple, du singulier et du pluriel, de l'invariant, de l'universel n'était pas qu'une vue de l'esprit pour toi. Elle a eu un impact profond, jusque dans ta vie quotidienne. Par exemple, à l'occasion de tes longues années d'étude en Europe et en France en particulier, tu t'es initié à l'esthétique de l'œnologie.

Comme par hasard, nous étions tous les deux amateurs de bon vin, Il nous arrivait d'en boire à *Salud Bar*, juste à la sortie de l'ENS, parmi nos étudiants, car tu avais coutume de rappeler combien l'université gagnait à multiplier les lieux de convivialité dont la fonction est d'offrir l'opportunité aux enseignants, comme aux étudiants d'échanger, de mettre en partage, de mettre en commun connaissances et compétences.

Et là, très souvent, tu étais rapidement rattrapé par la dialectique de l'un et du multiple, du singulier et du pluriel. Il t'arrivait alors de procéder à l'évaluation de vins selon les critères de l'âge, de la modalité d'élevage, (tu avais un faible pour les vins élevés en fûts de chêne jeune), critère de teneur en alcool et plus que tout de cépage. S'agissant précisément du cépage, ton échelle des valeurs en œnologie allait du mono au pluri-cépage, celui-ci représentant pour toi l'idéal absolu, le souverain bien en matière d'œnologie. Tu disais, je cite :

Un mono-cépage c'est bien. En revanche, le poly-cépage, le vin mixte, le vin de synthèse, le vin hybride, le vin de compromis, le métis élaboré à partir de raisins issus de cépages divers et donc de terroirs variés, c'est toujours meilleur.

N'empêche, tu avais également une grille d'évaluation propre aux mono-cépages. Ta préférence ici allait au *Syrah*. Tu affirmais que cette plante, cette vigne, était africaine depuis la nuit des temps, puisque originaire d'Égypte pharaonique et que nos Ancêtres, les Égyptiens anciens en avaient fait leur breuvage préféré.

6. Multilinguisme

Le pluriel caractérisait aussi ton rapport aux langues. Tu avais étudié le hausa et le kiswahili et tu étais parfaitement bilingue anglais/français d'une part, et *balamba/batí* de l'autre. S'agissant du *batí*, tu étais locuteur du dialecte *búlu* de Sangmélima. Aussi nos interactions verbales consacraient-elles généralement des alternances codiques *búlu/ewondo*.

La particularité du *batí*, parmi les langues bantu du Cameroun, est de posséder, seul, les labio-vélaires /*kp*/et /*gb*/, si bien que certains parmi les premiers bantouistes d'origine occidentale à décrire les langues bantu du Cameroun ont mis en doute l'appartenance du *batí* à la famille bantu, Liliás Homburger le rattachant même au *tiv* nubien.

Il en résulte que les Bantú du Cameroun autres que les *Ekaŋ* sont totalement incapables de réaliser les labio-vélaires à l'oral. On l'observe par exemple à propos de plats tels que le *kpəm* et de patronymes comme *Mgbwa*. Ici également se manifestait en toi la dialectique de l'un et du multiple, du singulier et du pluriel : il allait donc de soi que ton bilinguisme *balamba/bətí* était à coup sûr additif et non point soustractif, pour parler comme *Skudnap Kangas*, car on notait, d'entrée de jeu, ta dextérité dans le maniement des labio-vélaires.

7. Le legs de François Guiyoba

Pour terminer, François, je voudrais m'incliner et saluer en toi l'excellence universitaire. Tel est probablement ton principal legs à l'université du Cameroun. Tu as, à la perfection, campé le personnage de l'universitaire à travers la mise en œuvre optimale des trois missions cardinales que sont l'enseignement, la recherche et la participation au développement.

Ici encore, comme ailleurs, tu as également oscillé entre le singulier et le pluriel : tu as fondé à l'université du Cameroun un laboratoire, le CERLICO qui te survivra, tu as animé de nombreux séminaires et encadré mieux que quiconque la recherche estudiantine. Mais tu as aussi illustré l'autre nature de l'universitaire : la mobilité, le rayonnement. Tu auras plusieurs fois fait le tour du monde pour vendre le label Cameroun.

François, je trahirais ta mémoire si je ne signalais la permanence de ton combat contre la bigoterie à l'université. Au nom de la séparation de l'Église et de l'État, tu n'as eu de cesse de dénoncer le recul de la laïcité à l'université du Cameroun, recul observable dans les dédicaces à Dieu de mémoires et thèses et dans l'irruption de la prière à Dieu au sein des campus universitaires, à l'ouverture et à la clôture d'assises scientifiques.

François, va et repose en paix !
Que la terre de nos Ancêtres te soit légère !